

Présidentielle 2007 : amitié locale et effets de distances

Michel Bussi, Céline Colange, Jean-Paul Gosset (Université de Rouen, UMR CNRS IDEES-MTG 6228), Loïc Ravenel (Université de Besançon, UMR THEMA).

L'élaboration des cartes électorales françaises à la suite des scrutins nationaux, notamment les cartes par cantons ou communes, est désormais facilitée par les possibilités informatiques et cartographiques des Systèmes d'Informations Géographiques. Ces cartes offrent presque toujours l'image d'une diffusion des votes des différents candidats, à partir de pôles. L'élection de 2007 n'échappe pas à la règle, et les observateurs ont souligné la percée de Sarkozy dans l'Est de la France, et le partage de la France de l'Ouest entre Royal et Bayrou.

Intégrer des données électorales à une échelle fine dans un Système d'Informations Géographique doit inciter à pousser l'avantage jusqu'au bout. L'approche géographique du vote ne doit pas se limiter à observer une couche d'informations, ou à en empiler plusieurs : elle permet également de tester un certain nombre d'interactions spatiales. L'idée n'est pas nouvelle. Dès les années 1960, Key développe la théorie du “ friends and neighbours effect ”, c'est-à-dire du lien entre l'origine géographique d'un candidat et du vote en sa faveur. A. Siegfried, dans chacun de ses ouvrages, évoque explicitement l'effet de distance et de la diffusion sur l'opinion : les différences de vote entre bocage et openfield, entre ville et campagne, entre plaine et montagne, s'expliquent avant tout selon lui à la capacité d'un lieu à résister aux influences extérieures, en terme de migrations de population comme de communication d'informations. Dans la géographie électorale de l'Ardèche, il détaille ainsi la notion de frontière à travers une étude multiscalaire. Il approfondira d'ailleurs sa réflexion dans un ouvrage méconnu sur la diffusion des idées politiques : “ itinéraires de contagions : épidémies et idéologies ”, compte-rendu écrit d'une conférence orale. Siegfried s'évertue dans ce texte à démontrer le parallèle existant entre la diffusion des germes et celle des idées, en particulier des idées politiques. Ainsi, la critique de R.J. Cox en 1969 envers le régionalisme de l'école française de géographie électorale, par l'intermédiaire des travaux de Siegfried, qui détacherait chaque unité d'analyse de son environnement pour rechercher les facteurs explicatifs dans des caractéristiques uniquement internes à la zone, ne paraît pas pleinement justifiée.

Malgré ces précurseurs éclairés, mesurer l'effet de la distance sur le vote reste une idée qui semble saugrenue en France. Les rares études quantitatives qui portent sur les élections abordent rarement cet aspect.

L'effet d'amitié locale

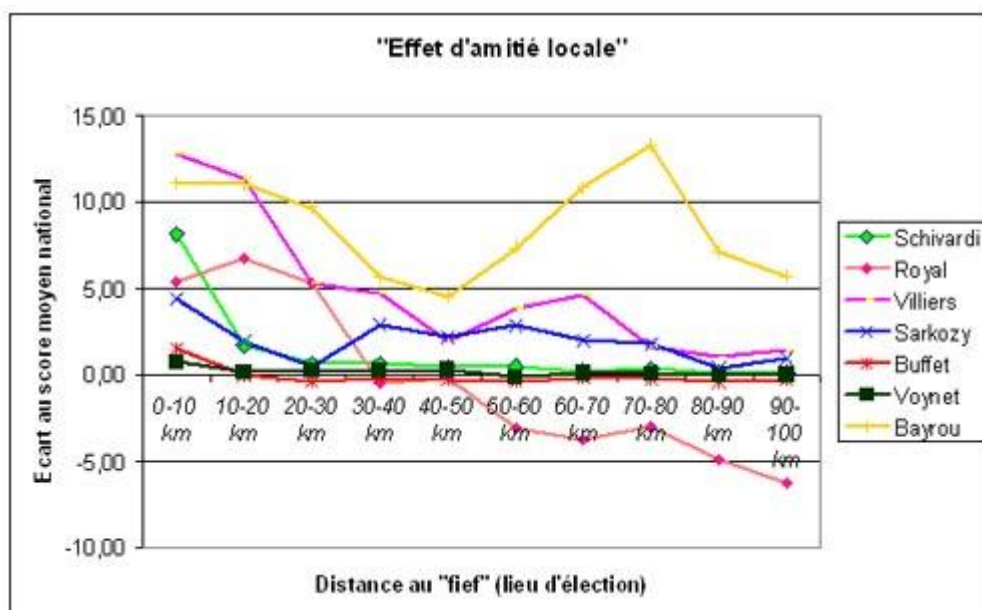
L'effet d'amitié locale (“ friends and neighbours effect ”), constitue une façon originale d'aborder cet effet de diffusion des votes. Il s'agit d'un calcul assez ancien (Key, 1966) [\[1\]](#) qui postule que les voix pour un candidat seront d'autant plus nombreuses qu'on est proche du territoire dont il est élu, habitant, et donc connu. Concrètement, il s'agit de calculer pour un

certain nombre de candidats nationaux leur score moyen en fonction de la distance à la commune où ils sont élus localement. L'élection présidentielle française fournit un bon exemple de ce type de calcul. Lors des élections de présidentielles 1995 et 2002, nous avons remarqué que l'effet d'amitié locale n'était pas réservé à des candidatures marginales, il était autant, et même souvent davantage perceptible pour les candidats présidentiables. L'exemple de J. Chirac le démontre. Il augmente son score moyen national dans un rayon de 50 kilomètres autour de fief corrézien de plus 20 points en 1981 et de plus de 25 points en 1995 ; dans un rayon de 150 kilomètres de près de 10 points en 1981 et de près de 15 points en 1995. On peut y voir une explication partisane. Le R.P.R est un parti directement associé à la personnalité de J.Chirac, et le gaullisme un courant qui ne possède pas d'implantation géographique durable en France. A l'inverse de la droite traditionnelle, son électorat évolue en fonction de la personnalité des leaders (l'évolution de l'électorat Sarkozy le démontre une nouvelle fois en 2007). Néanmoins, la “ surface ” occupée par la Chiraquie ainsi calculée montre qu'il ne s'agit en rien d'un phénomène anecdotique, mais bien du principal réservoir de voix pour Chirac, en particulier lors du premier tour pour devancer son challenger de droite. De même, l'augmentation sensible de cette Chiraquie entre 1981 et 1995 avait démontré que l'élection de Chirac représentait la victoire du candidat qui s'appuyait le plus sur des bases géographiques régionales et non nationales. Elle opposait un démenti aux tenants de la nationalisation de l'opinion en France, et à la lecture de l'élection présidentielle comme d'un scrutin a-spatial orchestré par des médias nationaux dans une France une et indivisible.

L'effet d'amitié locale en 2007

L'effet d'amitié local a été mesuré en 2007 à partir des résultats électoraux des 36 000 communes et des 4 000 cantons, fournis par le ministère de l'intérieur. Nous avons retenu les candidats qui possédaient une implantation électorale réelle, c'est à dire les cantons suivants :

- Iholdy pour Bayrou,
- Saint-Maixent-l'École pour Royal,
- Neuilly pour Sarkozy,
- Saint-Fulgent pour De Villiers,
- Ginestas pour Schivardi,
- Dole-Nord-Est pour Voynet
- Blanc-Mesnil pour Buffet



Le résultat est assez spectaculaire. Il met tout d'abord en évidence un effet « Ouest/Est » pour un certain nombre de candidats. Ainsi, De Villiers est celui qui bénéficie du plus fort effet d'amitié local dans son fief (+ 10 points, soit un score multiplié par 4 !). Son influence décroît rapidement et régulièrement, mais la carte de son vote montre clairement qu'il ne dépasse sa moyenne nationale que dans la France du Nord-Ouest, à l'exception notable des villes.

Bayrou se distingue également par un score toujours très au dessus de sa moyenne. Il semble bénéficier d'un double effet : à la fois sa forte audience personnelle dans le Béarn (concurrencée toutefois rapidement par un parti socialiste très présent dans le Sud-Ouest), mais également un vote structurellement plus favorable au centrisme dans l'Ouest de la France. Ce survote « local » souligne également les limites du vote Bayrou : si son score est élevé dans toutes les agglomérations, il perce cependant moins dans la France ouvrière et industrielle du Nord-Est, où Sarkozy progresse et Le Pen diminue. En dehors des espaces urbains, son audience reste donc en partie limitée aux bastions catholiques traditionnels (Béarn, ouest intérieur, Causses etc...).

L'effet d'amitié locale pour Royal diverge : il est le seul parmi les candidats à suivre une pente régulière, allant globalement d'un bénéfice de +5 points autour de son fief des Deux-Sèvres, à - 5 points lorsqu'elle s'en éloigne. Au delà du mandat de député et de président de la région Poitou-Charentes, sur laquelle Royal a beaucoup joué pendant sa campagne, cette pente souligne principalement le gradient Ouest-Est du vote socialiste. Royal a su plus que les précédents candidats socialistes attirer les ouvriers de l'Ouest, et plus généralement les classes moyennes de cette France « soft » (J. Levy) ou des trois « C » (consensus, conservatisme, confiance). Certes, Royal ne s'effondre pas dans l'Est de la France, où elle bénéficie notamment du vote utile de la gauche de la gauche dès le premier tour, mais incontestablement, elle y récupère fort peu les voix abandonnées par le Front national.

La courbe de Sarkozy suit une pente encore différente, très peu sensible à l'effet d'amitié locale. Sarkozy est globalement partout au dessus de son score moyen national (dans l'ensemble de l'Ile de France). Cette courbe semble confirmer que contrairement aux autres candidats (Bayrou, Royal, Le Pen), le vote pour Sarkozy est peu sensible au gradient d'urbanité. Le leader UMP parvient à capter à la fois l'électorat bourgeois des centres ville et

des communes résidentielles (il réalise ses meilleurs scores à Neuilly, Boulogne-Billancourt, Levallois-Perret, Saint-Cloud...), mais également l'électorat « périurbain », ou de la grande banlieue, très hostile au socialisme, traditionnellement favorable au Front national. Les cartes montrent que c'est dans ces grandes couronnes d'agglomération (parisiennes, mais aussi lyonnaises) que Sarkozy récupère une grande partie de l'électorat de Le Pen, davantage en tous les cas que dans les bassins industriels du Nord-Est. Cette implantation dans toutes les couronnes des agglomérations (à l'exception des banlieues « rouges »), là-même où les candidats « de gouvernement » avaient échoués en 2002, explique en grande partie le score élevé de Sarkozy, notamment dans l'Est urbain de la France, cette France, par opposition à l'Ouest, des trois « P » (possédants, protestation, peur). Ce positionnement impose néanmoins un « grand écart » politique, puisque l'ex ministre de l'intérieur apparaît à la fois comme le défenseur des possédants dans les communes les plus aisées, « qui ont tout à défendre », et des navetteurs néo-ruraux dans les communes périurbaines qui espèrent « avoir tout à gagner ».

L'effet d'amitié locale pour les petits candidats apparaît plus anecdotique. L'absence d'effet local pour Voynet est triplement logique : les Verts ne sont traditionnellement implantés que dans des centres ville, et ne possèdent donc pas de fiefs électoraux ; l'effet vote utile réduit le score des Verts à un étiage qui contraste avec la montée des eaux associée au réchauffement de la planète ; Voynet n'est qu'une élue parisienne récente, et son influence personnelle serait (un peu) plus forte dans le Jura. Plus étonnant, Buffet ne bénéficie elle non plus d'aucun effet personnel dans son bastion « rouge ». Pourtant, on sait que contrairement aux Verts, l'électorat PC se marque par de fortes implantations locales autour de leaders charismatiques, le plus souvent maires. Cet effet local n'a aucunement joué lors des présidentielles. Cela signifie-t-il la fin du communisme municipal ? Pas si sûr... Souvenons-nous que l'effet local n'avait guère plus joué lors des présidentielles 2002, ce qui n'avait pas empêché les communistes par la suite d'obtenir un nombre d'élus, certes en réduction, mais toujours considérable au regard de leur score national. L'intensité du vote utile des communistes peut apparaître paradoxalement comme le gage de la fiabilité de leur partenariat pour les socialistes, notamment lors des futures batailles municipales.

Enfin, pour l'anecdote, Schivardi explose son score dans son fief électif (il multiplie son score national moyen par 25 !), mais seulement sur deux cantons ou dans un rayon de vingt kilomètres !

Conclusion

D'un point de vue pragmatique, si l'on considère que l'origine géographique permet de prendre une avance relative, qui se révèle en partie importante puisqu'elle est prise sur un électorat qui « structurellement » n'est pas proche du point de vue partisan, on peut établir le profil idéal du candidat à une élection nationale : il doit posséder une implantation locale forte et connue. Le bénéfice de l'amitié locale sera d'autant plus important que cette implantation mord sur des terres opposées politiquement. Enfin, puisque l'effet de la distance semble être concentrique, mieux vaut être implanté au centre de la France, comme d'ailleurs le furent les trois derniers présidents de la république française, que dans une périphérie ou un angle : F.Bayrou dans le pays basque ne bénéficie que d'un quart de cet entraînement concentrique

Le calcul de l'effet d'amitié locale peut apparaître à la fois anecdotique, et anachronique dans une élection nationale ou on ne vote pas « pour le gars du coin », mais selon un vote d'opinion

influencé par une campagne politique télévisée, des sondages nationaux et des forums sur Internet.

Pourtant, les cartes de 2007 ne laissent pas apparaître de nationalisation des votes, tout au contraire ! Deux facteurs peuvent l'expliquer : tout d'abord, les votes sont avant tout le reflet des conditions de vie des habitants-électeurs, et les clivages électoraux sont également le miroir des ségrégations socio-spatiales, notamment au sein des espaces urbains ou entre régions ; ensuite, les votes demeurent liés à la perception différente des candidats. L'élection présidentielle française est réputée basée sur la rencontre entre un homme (une femme ?) et le peuple français. Mais face à un introuvable peuple français, le premier tour s'apparente davantage à la rencontre entre un candidat... et des électeurs.

Michel Bussi, Céline Colange, Jean-Paul Gosset et Loïc Ravenel

Pour les résultats du premier tour <http://193.55.107.45/ptchaud/presid...>

[1] KEY J.O, (1966), *The responsible electorate*, Cambridge.

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net